

mil, le trèfle mûrit, se dessèche, ne donne plus que des cotons durs et coriaces et l'on perd énormément sur la qualité. Le mélange de trèfle et de ray-grass doit donc être préféré à celui de mil et de trèfle.

Nous venons de dire que les prairies artificielles ont une durée limitée, c'est-à-dire qu'au bout de deux, trois ou quatre ans, leur production s'affaiblit tellement qu'il devient nécessaire de les labourer. Ce caractère des prairies artificielles peut être considéré par quelques praticiens comme un inconvénient; par d'autres, il est regardé, avec raison, comme un avantage. Il est bien certain que la durée limitée de ces prairies nécessite des ensamelements plus souvent répétés et par conséquent une légère augmentation des dépenses, mais les plantes laissent dans le sol de nombreux débris, très-riches en principes fertilisants dont se servent avantageusement les céréales et les autres récoltes qui leur succèdent. A ce point de vue, on peut établir en principe que plus les transformations des prairies en céréales et des céréales en prairies sont fréquentes, plus les produits de la terre seront abondants.

Cependant, si les prairies artificielles ont l'inconvénient d'être de courte durée, elles ont l'immense avantage d'être très-productives, beaucoup plus même que les prairies naturelles. Sur les sols que nos cultivateurs nomment ordinairement *terre à grains*, les premières donnent un produit double et même triple de celui qu'y auraient donné les secondes. Nous avons vu dans une situation semblable une prairie naturelle ne donner que 120 bottes de foin par arpent; tandis qu'un champ voisin de même qualité, ensimencé en trèfle et en mil l'année précédente, donnait au-delà de 300 bottes de foin par arpent. Ce fait s'est encore renouvelé cette année sur la ferme attachée à l'École d'agriculture, quoique les mauvais temps n'aient pas permis de faire les récoltes dans les meilleures conditions possibles.

Mais c'est assez de plaider en faveur des prairies artificielles, nous connaissons que leur supériorité est incontestable, cela suffit. Aussitôt qu'une légère augmentation de la fertilité du sol nous permettra de diminuer l'étendue consacrée aux grains, sans diminuer la production de ces derniers, on travaillera à la création des prairies artificielles sur l'espace dont nous pourrions disposer.

L'accroissement de la production fourragère agit aussitôt sur l'alimentation des bœufs. Nous avons ici deux voies ouvertes devant nous: ou nous nourrissons plus copieusement nos animaux ou nous en augmentons le nombre. Ces deux voies nous mènent au même but. Ce n'est pas le grand nombre d'animaux qui fait l'engrais; c'est la nourriture consommée. Cent livres de fourrages données à dix têtes de bœuf ne produisent pas plus de fumier que si elles avaient été données à cinq seulement. Il peut se faire et il arrive souvent que, dans le premier cas, la masse de substances fertilisantes est plus forte; mais dans le second, elle est plus riche et il y a compensation.

Les agriculteurs les plus intelligents, placés dans cette alternative, commencent par donner à leurs bœufs l'alimentation la plus propre à favoriser au plus haut degré la production des différentes denrées animales, et ils y rencontrent de grands avantages. Puis, si la production fourragère augmente, alors ils augmentent proportionnellement le nombre des animaux de rente, de manière que tout le fourrage récolté soit consommé sur la ferme.

Jusqu'à présent, la critique des praticiens a eu peu de sujet de s'exercer; tout le monde reconnaît que les engrais pourraient être mieux traités qu'ils ne le sont ordinairement; que l'introduction des prairies artificielles serait une hau-

rouse innovation dans nos cultures. Mais, maintenant nous allons abandonner les vieux sentiers, nous allons nous mettre en contradiction avec une vieille pratique, malheureusement trop générale; nous serons donc forcés de prouver chacun de nos avancés de la manière la plus claire possible et de convaincre nos lecteurs que nous sommes dans le vrai.

Ils sont nombreux les cultivateurs qui considèrent les fourrages plutôt comme denrées de commerce que comme aliments des animaux de la ferme. Ils en vendent des quantités considérables et enlèvent ainsi à la terre le plus clair de sa richesse. C'est une pratique des plus vicieuses; elle arrête tout progrès, rend impossible toute amélioration culturale. Dans l'état actuel de notre culture et avec les idées que possèdent aujourd'hui les cultivateurs, les fourrages seuls peuvent ramener la fertilité sur nos terres. Ce n'est qu'avec eux que l'on peut enrichir le sol. Nous aurions bien les engrais commerciaux; mais où sont ceux qui se décideraient à faire la plus légère dépense pour l'achat de ces engrais? Nous connaissons assez nos concitoyens pour avancer que le plus grand nombre refusera les engrais fournis par le commerce. D'ailleurs aucune matière fertilisante peut remplacer entièrement le fumier de ferme; aucune ne forme un engrais complet, aucune ne satisfait aussi bien à toutes les exigences de la terre. Le fumier de ferme, composé des débris de toutes les plantes ordinairement cultivées, possède naturellement les principes dont ces plantes se sont nourries et lui seul peut leur donner tous les aliments dont elles ont besoin. La plâtre, la chaux, les cendres, les superphosphates, le guano, etc., sont de riches substances; mais chacune d'elles ne donne à la terre qu'un nombre très-restreint de principes fertilisants et ne l'enrichit que d'une manière incomplète. Ces engrais minéraux ne vaudraient rien sur une terre totalement épuisée, tandis que le fumier y produit des effets admirables.

Le fumier de ferme: les déjections animales allées à une certaine quantité de paille qui a servi de litière, est donc l'engrais par excellence et celui dont nous avons eu ce moment le plus grand besoin. Les engrais minéraux nous seraient sans doute d'une grande utilité, ils augmenteraient beaucoup les effets du fumier; mais à la rigueur nous pouvons nous en passer; tandis que sans le fumier, l'amélioration de la culture est impossible.

Or, le fumier ne se produit qu'avec des fourrages, par conséquent ne vendons pas nos fourrages, conservons-les, faisons-les consommer à nos animaux, engraisons des bœufs, entretenons des vaches laitières et des moutons, vendons leurs produits et nous aurons le fumier sans lequel la culture canadienne sera toujours pauvre. C'est proprement que l'on a pu dire que les fourrages sont la graisse de la terre.

Il ne suffit pas de faire des prairies artificielles, de produire des fourrages, il faut consommer ces fourrages par les animaux, en faire du fumier de la manière la plus économique possible. En suivant cette règle, chaque année apportera une augmentation incessante dans la masse d'engrais recueillie. Ces engrais judicieusement employés sur les prairies de toutes dénominations et sur les champs consacrés à la culture des grains, relèveront sensiblement l'ancienne fertilité de la terre et l'amélioration deviendra de plus en plus marquée. L'étendue consacrée aux prairies artificielles, faible d'abord, pourra être agrandie graduellement; mais il arrivera un temps où l'équilibre sera rétabli. Alors, le fumier dont on pourra disposer sera assez abondant pour soutenir la fertilité de la terre; celle-ci conservera les qualités acquises, mais son amélioration s'arrêtera. Comparée à ce qu'elle était au début, cette terre sera à peine reconnaissable